

127  
É D I T O - B r i M A - C  
127  
D O S S I E R

Points de réflexion sur les adolescents  
et la notion de mixité

12  
L'expérience du désenchantement chez les adolescents  
Sylvie  
12  
Le défi des Maisons des adolescents  
Emmanuelle Gissot

12  
Le défi des Maisons des adolescents

12  
Le défi des Maisons des adolescents

12  
Le défi des Maisons des adolescents

12  
Le défi des Maisons des adolescents

12  
Le défi des Maisons des adolescents

12  
Le défi des Maisons des adolescents



de l'immeuble abuse d'elle, « se payant » ainsi le loyer que ses parents ne peuvent assurer. C'est elle aussi qui donne « existence » au narrateur. « Maria dit que je suis bien là moi et voilà que je m'aperçois moi aussi que j'existe. Je me pose la question : je ne pouvais pas m'en apercevoir tout seul que j'existais ? Il semble que non. Il semble que ce doit être quelqu'un d'autre qui le signale » (p. 64-65). Et la phrase leitmotiv qu'elle adresse à l'enfant tous les soirs, avant qu'ils ne s'endorment : « Tu comptes pour moi » (p. 66 et d'autres).

Initiation aussi, et pas des moindres, à la poésie, à l'art de conter, à l'Autre, à l'hébreu (thèmes chers à Erri De Luca) avec le cordonnier bossu surnommé Rafaniello dont la bosse renferme les ailes qui lui permettront de rejoindre Jérusalem. Lui dont le peuple a été massacré, « lui vient d'un pays plein de malheurs qui a perdu tous ses enfants » (p. 34), lui qui a survécu à la guerre et raconte à l'enfant son apprentissage du Talmud et de son métier, son errance, lui qui lui apprend l'art de conter des histoires : « ... je suis sous le charme de ses histoires, je dois me pincer fort pour me remettre au travail » (p. 35). Et plus loin : « Les histoires de Rafaniello me rendent joyeux, mettent de l'air dans mes os, une joie d'oiseau voilier » (p. 38).

Initiation au deuil : sa mère meurt entre Noël et le jour de l'an. Les conseils de Rafaniello sur le manque auront leur utilité dans cette épreuve. « Quand tu es pris de nostalgie, ce n'est pas un manque, c'est une présence, c'est une visite, des personnes, des pays arrivent de loin et te tiennent un peu compagnie... quand il t'arrive de penser à moi, moi je suis présent » (p. 165-166).

Et le boomerang évoqué au début ? Il est le fil conducteur du récit, celui qui permet à l'enfant tout au long de sa narration de s'affermir et de s'affirmer, de muscler son corps par le geste du lancer, d'acquérir sa stature d'homme mais aussi de tester les difficultés, d'apprendre à les affronter. Son « boomeran » comme il l'appelle réchauffe son cœur lorsqu'il le tient contre lui, fait le lien entre lui et ses parents absents durant sa treizième année, objet transitionnel entre le monde de l'enfance et le monde adulte, symbolisation de son monde secret.

Récit d'apprentissage, *Montedidio* ouvre à la poésie, au monde, à la sublimation par l'art des difficultés de l'existence.

*Erri De Luca est né à Naples en 1950 et vit dans la campagne près de Rome. Il a obtenu le prix Femina étranger en 2002 pour Montedidio.*

Marie-Jo Martinez

### *Figures de l'infantile*

#### *La psychanalyse dans la vie quotidienne auprès des enfants*

Léandro de Lajonquière

L'Harmattan, 2013

Ce livre dense, important à plus d'un titre pour nous pédagogues et éducateurs français, est la traduction d'un ouvrage d'abord publié au Brésil en 2010 puis en Argentine en 2011. Comme l'auteur le précise cependant, il est le fruit d'un enseignement sur dix ans à l'université de São Paulo, lui ayant permis notamment de s'appuyer sur une réflexion théorique la plus complète possible.

En quoi nous est-il important de le travailler ? Parce qu'il remet en cause une construction actuelle, celle de la figure devenue sacrée de l'*enfant*, « cette nouvelle créature qui n'est en fait rien de moins qu'un dérivé du pouvoir impérieux de l'illusion psychopédagogique » (p. 17) que l'auteur combat. « L'*enfant* – dépourvu de toute marque de désir, du désir sexuel et infantile – est un alibi pour ne rien savoir du fait qu'un jour nous avons été de "petits êtres" » (p. 19).

Car la thèse défendue dans cet ouvrage est assez simple : à force de vouloir idéaliser une figure que l'on pose pour faussement universelle, celle de l'*enfant*, nous passons à côté de l'éducation de multiples enfants portant nom et prénom dans nos cours d'école. En préférant créer cette figure à double face de Janus, l'*enfant idéal* que nous n'avons pas pu être (et pour cause) et l'*enfant martyr*, victime de l'adulte mauvais, nous avons du mal à ne pas admettre qu'il s'agit d'une attitude marquée par le reste d'*infantile* dont parlait Freud, tout en ayant de la facilité à refuser, en se proclamant adulte nouveau, de nous acquitter de la dette symbolique non remboursable à l'égard de nos prédécesseurs.

Il s'agira donc pour Léandro de Lajonquière de reprendre le fil du raisonnement freudien sur ce qu'est l'humain, sur ce qui s'opère à chaque naissance d'un petit être, d'un humain sapiens, pour mesurer en quoi notamment les constructions psycho-pédagogico-scientifiques fabriquent une impasse dangereuse risquant de compromettre le projet à maintenir et à recréer pour chaque nouvelle génération d'hominidés sapiens : « Comment faire pour vivre tous ensemble sans nous cannibaliser les uns les autres ? » (p. 22).

Le livre dès lors s'organise suivant la logique suivante.

Une première partie déroule un résumé sobre mais très éclairant sur la psychanalyse dans l'éducation. Quelle place la psychanalyse, celle créée par Freud, peut-elle occuper dans la réflexion pédagogique,



dans l'établissement d'un système éducatif, dans le quotidien d'un enseignant ?

Une deuxième partie fera le retour vers ce que Legendre a appelé « la fabrique de l'humain » mais en repartant du désir d'enfant chez la mère, puis de *l'infans* et du « se faire garçon, fille ».

Une troisième partie se focalise sur les risques de tentations d'une certaine science pédagogique inhumaine, en prenant la comparaison historique de deux cas princeps d'éducation moderne, celui de Victor, l'enfant sauvage voulu comme modelé par le médecin hygiéniste français Itard et celle de la coéducation de Helen Keller avec sa tutrice Ann Sullivan, les deux jeunes américaines du XIX<sup>e</sup> siècle sourdes, aveugles et muettes.

La quatrième partie fait part des réflexions de l'auteur sur les systèmes éducatifs actuels avec de trop courtes annotations, bien que d'une grande pertinence, sur les exemples argentin, brésilien et français. Cette partie lui permet d'évoquer à nouveau le risque de nier, de notre place de *vieux*, la dette symbolique qui nous relie à nos parents, éducateurs des siècles précédents et de laisser beaucoup trop émerger cet « infantile » personnel. Cet infantile qui va nous aveugler sur une des règles absolue à préserver en matière d'humanité : seul l'adulte peut parler d'enfance car il a accepté que son enfance à lui soit une « enfance perdue » par définition. Mais qu'il se risque à poser cette question à un enfant quelconque identifié et il montre « un renoncement au devoir d'éduquer les enfants » ce qui est pour le moins grave.

Peut-on évoquer quelques idées-forces sans déflorer la richesse et la rigueur de pensée de l'ouvrage ?

De Freud, l'idée que l'enseignant ou l'éducateur doit accepter, peut-être au prix d'une analyse personnelle, la conclusion qu'éduquer fait partie des trois métiers marqués de l'impossible. Cela signifie qu'il y aura toujours un manque, un non-fini, un non-bouclage dans le métier d'enseigner. Toujours de Freud, l'affirmation que les systèmes éducatifs devraient tenir comme important, une éducation à la réalité, une éducation qui ne nie pas la question de la formation du désir chez le petit d'humain, que cela pourrait être comme « une incitation à surmonter le principe de plaisir, à lui substituer le principe de réalité » (citation de Freud, p. 52). Pour résumer, que l'éducatif permette au petit d'homme, une fois adulte, d'expérimenter que le « monde n'est pas une chambre d'enfants » et « qu'il vienne à supporter la vie en se préparant pour la mort » (citation de Freud, p. 56).

Ensuite je retiendrai volontiers tous les chapitres concernant la construction d'un humain à partir de sa naissance en tant que « petit d'humain ». Ils sont d'une grande lisibilité, d'une précision et d'une rigueur où se développe la pensée d'un psychanalyste rompu à la nécessité de présenter cette discipline sans la rabaisser à une technique ou à une matière universitaire pure.

Très intéressants sont les trois chapitres sur les cas de Victor l'enfant sauvage et à l'opposé les exemples éducatifs tirés de la rencontre entre Helen et Anne. La négation de la formation du désir humain, lequel s'origine de la dualité sexuelle comme la volonté d'imposer sa conviction que l'éducation repose sur du pur mimétisme à l'égard de l'adulte, poussera le médecin Itard à une impasse pratique et un rejet brutal de l'enfant dit « sauvage ».

Alors, inévitablement non pas des critiques mais des observations amicales.

D'abord dans les chapitres concernant l'époque actuelle, il me semble que la position de l'auteur penche trop du côté de l'analyse des systèmes éducatifs jusqu'à en oublier que le petit d'humain passe encore les deux ou cinq premières années de sa vie dans sa famille. J'entends par là que les modifications gigantesques qui s'opèrent dans la constitution des couples et des familles ne sont pas pour rien dans l'intrusion de « l'infantile » au sein des écoles modernes, cela sans vouloir poser un curseur nécessairement stérile sur leur importance réciproque ou balancer les responsabilités de cet état de pensée sur l'enseignant ou sur le parent.

Une information : à la page 112, l'auteur s'amuse à conclure que « dans la relation enseignant-enfant, cela semble paradoxal, mais c'est l'offre qui est à l'origine de la demande ».

L'économiste de formation que je demeure m'autorise à préciser que l'on distingue en analyse économique le court du long terme. À court terme, si c'est bien la demande des consommateurs qui encourage l'offre de production et donc l'emploi allant de pair (pensée keynésienne), à long terme, c'est bien l'offre qui crée la demande (pensée classique de J.-B. Say ou Smith). Sans entrepreneur, sans État et volonté politique, il n'y a rien de développant qui se manifestera dans un territoire donné. Pour ma part, ce n'est donc pas paradoxal que « l'offre soit à l'origine de la demande » dans la relation éducative comme dans le développement des sociétés.

Un remerciement d'avoir écrit cette phrase que je trouve d'un grand courage actuellement quant à sa modestie : « Bien que je n'aie



pas de doutes sur la phagocytose du symbolique par la logique du capital, je ne crois pas que l'on puisse réduire la modernisation de la vie dans la *cit*é à l'unique empire du discours capitaliste. Par ailleurs, l'érosion moderne du patriarcat n'entraîne pas nécessairement le déclin de *l'idée du père* dans le lien social... » (p. 224).

Je ne peux qu'adhérer à ces deux conclusions de l'auteur qui viennent nuancer un certain nombre de discours psychanalytiques souvent monocordes à propos d'un tel sujet.

Jean-Marc Bouville

Rédacteur en chef de la revue

## Résumés et mots-clés

### *L'expérience du dissemblable dans les atteintes somatiques sévères*

Boris Chaffel et Rebecca Attias

Ce texte est une tentative de formalisation de l'accueil du transfert de certains adolescents au cours d'une hospitalisation en médecine somatique, par les équipes soignantes aux prises avec l'effroi. Il s'appuie sur le concept de *dissemblance* proposé par Georges Didi-Huberman, dont les ressorts sont analysés à partir de deux films – *The Stepford Wives* de Bryan Forbes et *Le locataire*, de Roman Polanski, en repérant un isomorphisme régional entre les expériences subjectives de déréalisation témoignées dans certaines cures et dans les atteintes somatiques sévères. La question de la variation individuelle en biologie, depuis celle de la monstruosité, nous permet ensuite de supposer un savoir spécifique aux équipes médicales, susceptible d'engendrer une certaine disposition à l'accueil du divers dans leur travail avec les adolescents.

**Mots-clés :** Dissemblance, informe, médecine et psychanalyse, transfert psychotique, divers, monstruosité, interpellation, identité, Roman Polanski, Bryan Forbes.

**Summary :** This text is an attempt to formalise the reception of the transference of certain adolescent in-patients in somatic medicine wards by nursing teams who are struggling with dread about it. It is based on the concept of dissimilarity proposed by Georges Didi-Huberman, which will be analyzed through two films – *Bryan Forbes' The Stepford Wives* and Roman Polanski's *The tenant*: the author postulates a regional isomorphism between subjective experiences of derealisation occurring in some treatments, as well as in cases with severe somatic symptoms. The question of individual variation in biology, including forms of monstrosity, allows us then to suppose a specific knowledge for nursing teams, which may create a particular favourable disposition in the medical nursing team which will be helpful for the reception of diversity in their work with adolescents.

**Keywords :** Dissimilarity, formless, medicine and psychoanalysis, psychotic transference, diversity, monstrosity, interpellation, identity, Roman Polanski, Bryan Forbes.